

MANUEL DE SURVIE



À L'USAGE DES

WORKING GIRLS



BIENVENUE AU
FIGHT CLUB FÉMINISTE !

Jessica Bennett

autrement

Vous rêvez d'avoir la peau de l'*homo interruptus*, ce type au boulot qui parle toujours plus fort (et en même temps) que vous en réunion? Faut-il vraiment que ce soit vous qui organisiez les pots de départ? (Réponse: non. Technique: arrêtez de vous proposer...) Avez-vous bien en tête le potentiel discriminatoire de la machine à café?

Ce guide (plein d'humour mais fort sérieux) est le fruit du Fight Club féministe: quand un groupe de femmes lassées du sexisme au travail se réunissent et rassemblent leurs expériences, cela donne un manifeste piquant, débordant d'astuces et de stratégies de résistance. Avec ses illustrations mordantes, ce manuel aidera les féministes en herbe et averties à comprendre et démanteler le sexisme ordinaire: apprendre à reconnaître l'ennemi, identifier les pièges dans lesquels vous tombez toutes seules, Mesdames, et peut-être même adopter la technique du QFJ (« Que ferait Josh? », *i. e.* l'homme blanc lambda qui n'a jamais entendu parler du syndrome de l'imposteur). Parce que le vrai changement commence avec chacune de ces petites victoires, suivez le guide!

Journaliste primée, **Jessica Bennett** a été nommée au poste inédit de *gender editor* pour le *New York Times* en 2017. Ce livre a été traduit dans une quinzaine de langues. Elle vit à Brooklyn avec son mari et son chien. Pour en savoir plus: www.feministfightclub.com ou @jessicabennett.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Géraldine d'Amico et Cyrielle Ayakatsikas.

- NOUVELLE ÉDITION -

autrement

MANUEL DE SURVIE

À L'USAGE DES

WORKING GIRLS



Publié en langue originale sous le titre : *Feminist Fight Club. An Office Survival Manual (for a sexist workplace)* par HarperCollins, New York.

© 2016 by Jessica Bennett.

© Autrement, un département des éditions Flammarion, 2021 pour la présente édition. Première parution chez Autrement en 2017 sous le titre : *Le Fight Club féministe. Manuel de survie en milieu sexiste.*

ISBN : 978-2-7467-5980-0

Jessica Bennett

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES WORKING GIRLS



BIENVENUE AU FIGHT CLUB FÉMINISTE !

Illustrations de Saskia Wariner avec Hilary Fitzgerald Campbell,
adaptées par Raphaëlle Faguer pour la version française.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Géraldine d'Amico et Cyrielle Ayakatsikas.

autrement

Jessica Bennett est une journaliste américaine qui fait office de pionnière dans la diffusion des problématiques féministes aux États-Unis. Indignée face au sexisme ordinaire et insidieux qui continue d'affecter la représentation des femmes dans la société, elle fait ses armes dans ce combat féministe et devient la première « *gender editor* » du célèbre journal *The New York Times*. On lui doit la création du Fight Club féministe, collectif de jeunes femmes artistes et créatives new-yorkaises rassemblées autour du combat pour l'égalité dans leur travail, dénonçant, déconstruisant et élaborant des stratégies toutes plus déjantées et pertinentes les unes que les autres. Piquant, révolté et décapant, ce livre en est le manifeste.

Ce livre est dédié à mon Fight Club féministe
personnel : un gang génial, mes sœurs,
mon armée, #girlpower, les meilleures copines et
camarades de combat dont une fille puisse rêver.

Je vous adore !

FCF POUR TOUJOURS



* Le prix de ce livre est majoré de 21 % pour les hommes.

Sommaire

Note de l'auteur	
COMMENT LIRE CE LIVRE	IX
Introduction	
PRÉPAREZ-VOUS AU COMBAT	XIII
Fight Club féministe	
FÉMINIFESTE	XXXII
Première partie	
IDENTIFIER L'ENNEMI	1
Deuxième partie	
CONNAIS-TOI TOI-MÊME	47
Troisième partie	
LES PIÈGES	107
Quatrième partie	
LA PAROLE EST À VOUS, MESDAMES	161
Cinquième partie	
RIEN À F..., PAYEZ-MOI	197
Sixième partie	
QFJ ? (QUE FERAIT JOSH ?)	223
Conclusion	
SŒURS D'ARMES	259
Annexes	265
Remerciements	285
Bibliographie	289



Note de l'auteur

COMMENT LIRE CE LIVRE

Ce livre peut être lu de multiples façons : de manière linéaire de la première à la dernière page, en commençant par le milieu, ou comme on consulte un livre de cuisine¹. Ne lisez que les parties qui vous intéressent, écrivez dans les marges, prenez des notes à la fin, arrachez des pages pour les glisser sous la porte de votre patron.

L'objectif est de vous fournir des tactiques de combat : des trucs simples, faciles à mettre en œuvre, efficaces pour contrer les comportements sexistes, qu'ils soient évidents ou plus insidieux, voire involontaires – on en rencontre même dans les boîtes les plus

1. Chose que je n'ai jamais possédée, au grand désespoir de ma mère.

progressistes. La plupart des exemples relatés ici sont tirés de ma propre expérience, de celle de collègues, d'amies et de sources variées. Cependant, je m'appuie autant que possible sur des *données tangibles* : des recherches universitaires approfondies, auscultées à la loupe et publiées, dont la liste figure en fin d'ouvrage. Le ton de ce livre est peut-être léger, mais ce n'est pas le cas des informations sur lesquelles il se base – car aucune théorie, aucun combat ne peut se défendre sans être étayé par des preuves statistiques.

Ce livre ne prétend pas examiner toutes les situations ni refléter la réalité de toutes les entreprises. Mais j'espère que chacun y trouvera quelque chose, quels que soient sa profession, ses revenus, son statut social, ses origines ethniques ou son orientation sexuelle. J'écris pour les femmes, mais aussi pour les hommes, parce que vous, messieurs les féministes, jouez un rôle crucial dans cette bataille.

Le Fight Club féministe est un manuel, un manifeste, mais c'est aussi un livre dont vous êtes le héros. Je le dépose entre vos mains afin que vous puissiez poursuivre l'aventure. Mes vœux vous accompagnent.



Féministe, n. f.

Individu convaincu de l'égalité entre les hommes et les femmes (VOUS!).

Patriarcat, n. m.

Système créé par et pour les hommes, omniprésent, que ce soit dans la langue (le masculin l'emporte toujours) ou dans la température de votre bureau (oui, l'air conditionné est réglé en fonction de ce qui convient le mieux à la paire de chromosomes XY). Non, tous les hommes ne font pas partie du patriarcat. Mais nous appellerons le patriarcat l'Homme.

Fight Club féministe, n. m.

Votre équipe, votre bande, votre cercle de filles; votre réseau de soutien professionnel à toute épreuve; vos copines à la vie à la mort.

FIGHT CLUB FÉMINISTE



-
- 1 POUR FAIRE TAIRE LES HOMMES QUI VOUS COUPENT LA PAROLE.
 - 2 POUR VOUS FAIRE ENTENDRE.
 - 3 POUR ESSUYER LES LARMES DES HOMMES.
 - 4 POUR ÉVITER D'AVOIR LES CHEVEUX DANS LES YEUX PENDANT LA BATAILLE.
 - 5 POUR EMPÊCHER MESSIEURS VOS COLLÈGUES DE VOUS PIQUER VOS IDÉES.
 - 6 PARCE QU'UN COUP DE WHISKY, ÇA PEUT SAUVER LA VIE.

Introduction

PRÉPAREZ-VOUS AU COMBAT

« Nous ne pouvons pas compter sur la législation. C'est à nous de nous battre. Les femmes de ce pays doivent devenir des révolutionnaires. »

Shirley Chisholm, première députée afro-américaine élue au Congrès des États-Unis.

C' était un *fight club* – mais sans combats et sans hommes. Environ une fois par mois, une douzaine d'entre nous – écrivaines méconnues et créatives en tout genre, la plupart exerçant un boulot alimentaire, toutes new-yorkaises entre 20 et 30 ans – nous retrouvions chez une copine (en fait, chez ses parents puisque aucune n'avait un appartement assez grand pour y faire tenir autant de monde). Elle fournissait les pâtes, la salade, ou la salade de pâtes, et nous apportions le vin (et l'eau gazeuse... je ne sais pas pourquoi nous raffolions toutes de l'eau gazeuse). Les assiettes archipleines, nous nous enfoncions dans les profonds divans de son salon pour parler – ou plutôt nous plaindre – de nos boulots.



C'était le tout début et les règles étaient plutôt basiques :

Ce qui se disait dans le groupe était confidentiel.

**Les membres du groupe ne devaient jamais
mentionner son nom.**

Et nous appliquions le principe strict du copinage.

C'est-à-dire que devenir membre n'était pas une question de mérite, il suffisait d'avoir un *vagin*. Une fois acceptée, on était membre à part entière et accueillie à bras ouverts : on recevait un soutien inconditionnel, de l'affection et du respect – à grand renfort de claquements de doigts et de saluts poing contre poing –, des vidéos de chatons mais pas la moindre vacherie.

Le fait même de garder le club secret montrait bien à quel point nous en avions besoin. Nous étions intelligentes, ambitieuses, et nous nous efforcions de percer à New York, une ville qui dévore les gentils tout crus. Nous avons grandi à l'ère du Girl Power – les Spice Girls, tout ça –, une époque où l'on n'encourageait pas simplement les filles à devenir et à faire tout ce qu'elles voulaient, mais où l'on était convaincu qu'elles y arriveraient. Et on y croyait. Pour nous, la guerre des sexes était un vestige de la génération précédente, celle de nos mères ; nous pensions la bataille gagnée depuis longtemps.

Et pourtant, chacune d'entre nous sentait qu'elle avançait en terrain miné. Quel que soit notre domaine,

quelle que soit notre fonction, nous butions sans cesse contre des obstacles dont nous n'avions jusqu'alors pas soupçonné l'existence. C'était comme essayer d'éviter les mauvaises odeurs qui vous tendent des embuscades dans les rues de New York les chaudes nuits d'été : vous tracez tranquillement votre route et... VLAN !

La fille qui nous recevait endossait le rôle de la modératrice dans nos réunions. Parfois, elle nous distribuait des fiches avec des questions écrites à la main. (« Où voulez-vous être dans cinq ans ? Comment comptez-vous venir en aide à une autre femme cette année ? Quelle est votre chanteuse préférée ? – ah non, suis-je bête, Beyoncé bien sûr ! ») Il nous arrivait de nous réunir de façon informelle en comité restreint, selon les besoins : lorsque l'une d'entre nous traversait une crise, préparait un entretien pour un nouveau boulot, devait boucler un article, était sur le point de craquer ou risquait de se retrouver au chômage, ce qui était arrivé à pratiquement toutes les filles du groupe à un moment ou à un autre.

Mais en général, nous passions tout simplement notre temps à grignoter ensemble, à papoter et à nous épancher sur nos boulots respectifs. J'ai juré de garder les détails secrets, mais en gros le groupe ressemblait à ça : Danielle, une scénariste super drôle, trimait comme assistante pour un programme télé très connu (une émission qui, à l'époque, ne comptait pas une seule femme parmi ses auteurs). Elle avait aussi écrit deux livres, créé des vidéos diffusées sur Internet et appris à utiliser Photoshop toute seule – essentiellement pour

envoyer de superbes invitations aux membres du Fight Club. Mais côté boulot, les promotions lui passaient systématiquement sous le nez. Fatiguée, déçue et morte d'ennui, elle avait commencé à explorer Internet à la recherche de nouvelles encourageantes pour les femmes à nous envoyer, histoire de nous inspirer et de nous aider à tenir. Elle dessinait aussi des chats avec des messages féministes qu'elle imprimait sur des sweats – au fait, est-ce que l'une d'entre nous pourrait lui suggérer un endroit où les vendre ?



Quelques jours plus tôt, Nola, chef de projet dans une agence de pub, nous avait envoyé un e-mail furibond. Elle animait une réunion avec un client important quand un de ses collègues lui avait demandé si ça ne la dérangeait pas d'aller chercher des cafés. Sidérée, elle s'était traînée jusqu'à la cuisine pour s'exécuter. Elle en était revenue le chemisier taché de café et le regard noir.



Quant à Rachel, une développeuse web qui ne mâchait pas ses mots, son boss lui avait reproché d'être « trop agressive » avec son équipe. Tout le monde savait ce que cela signifiait : elle parlait trop fort, se montrait un peu autoritaire, pas assez « féminine », selon un quelconque standard sorti de nulle part. Mais personne ne mettait en doute la qualité de son boulot. Alors quelle importance si elle haussait un peu le volume ?

Tanya, elle, travaillait dans une maison de production. Elle nous a raconté que la réalisation d'un documentaire dont elle avait eu l'idée avait tout bonnement été confiée à l'un de ses collègues. Elle était bien entendu folle de rage, mais n'avait pas bronché, de peur de passer pour une « hystérique » (ou qu'on lui reproche de manquer d'esprit d'équipe). Elle voulait changer de boîte et nous implorait de la prévenir si on entendait parler de quoi que ce soit.

Je travaillais pour Tumblr à l'époque, la plate-forme de microblogging. J'avais été recrutée à l'occasion de la création d'une équipe de journalistes expérimentés censés contribuer à l'amélioration du contenu du site, jusque-là surtout connu pour ses GIF (et pour le porno). Les avantages d'un emploi dans une société du web étaient alléchants (au début) : nourriture à volonté (matin, midi, soir ET entre les repas), possibilité d'amener son chien avec soi au boulot de temps en temps (en fait tous les jours), et Grady, un type trop sexy, qui nous apportait un merveilleux café infusé à froid. Des congés illimités, une tireuse à bière qui vous

reconnaissait (vous, ainsi que vos mousses de prédilection) grâce à votre empreinte digitale. Et une table de ping-pong pour les retours de vacances difficiles, s'occuper le temps de finir sa bière préférée, dégourdir les pattes de son chien ou simplement... se détendre un peu, quoi.

MOI CHEZ TUMBLR



Et puis il y avait les blagues de potaches de mes collègues qui me tapaient franchement sur les nerfs : la fameuse table de ping-pong était à deux mètres de mon bureau. (Non vraiment, tous les jours, des balles ricochaient sur mon écran.) Les séminaires organisés par la boîte consistaient en tournois de basket ou en jeux de rôles médiévaux, et les pots réunissaient tout le monde pour des jeux à boire comme le bière-pong, une fois de plus sur la table à deux pas de mon poste de travail.

Mais le vrai problème, c'était le boulot lui-même. J'avais été embauchée en même temps qu'un autre rédacteur que j'avais trouvé sympa quand je l'avais

rencontré. On m'avait dit que nous serions corédacteurs et tous les deux directement sous les ordres du DG. C'était en partie vrai, sauf que j'avais accepté le job avant que ne soit déterminé l'intitulé de mon poste (note à soi-même : ne *jamais* accepter un poste sans en connaître au préalable l'intitulé, même si on vous fait miroiter que vous pourrez le choisir vous-même !) et qu'on m'a informée en passant qu'il s'était auto-proclamé directeur des rédactions – en gros le titre le plus important qui puisse exister dans notre domaine, généralement réservé à celui qui règne en maître sur l'équipe de rédaction. Pas d'inquiétude, m'avait dit le responsable des ressources humaines, nous faisons tous partie d'une structure *suuuuper* horizontale – donc je pouvais choisir l'intitulé de poste que je voulais. (J'ai opté pour « rédactrice en chef ».)

En réalité, les choses ne se passaient pas si mal : ce collègue, le directeur des rédactions, était un type génial. (Je dirais même un féministe !) Marié à une avocate de choc, père de deux gamins adorables, il était progressiste, solidaire et même jovial ! Il n'en demeurait pas moins qu'on m'avait fait un coup bas en m'imposant un chef auquel je ne m'attendais pas, et qui plus est un mec.

J'aurais pu me plaindre si le responsable du recrutement – le « chef du personnel », disait-on – ne s'était pas fait virer quelques jours après mon arrivée (et jamais remplacé). Mais mon patron savait gérer ses employés. Il avait l'art et la manière de se faire respecter dans une salle remplie d'hommes. Il s'exprimait avec sérieux et

autorité, alors que moi, je bafouillais. Tout le monde se tournait vers lui, pas vers moi, pendant les réunions – il avait la *tête de l'emploi* –, que nous parlions d'un projet dont il avait la charge ou non. Il essayait de m'aider en répétant mes idées avec la voix puissante du quadragénaire blanc qui frise les deux mètres et aime jouer les avocats. L'intention était bonne, mais au final c'était à lui qu'on attribuait mes idées.

Je suis restée à ce poste trop peu de temps pour que tout ça ait une réelle importance : nous avons tous été brutalement licenciés au bout d'un an à peine, juste avant que la boîte soit rachetée par une plus grande entreprise (Yahoo).



Mais il faut bien avouer que c'était loin d'être la première fois que je me retrouvais dans ce genre de situation.

J'avais commencé ma carrière dans l'un des plus vieux clubs réservés aux hommes : *Newsweek*. Il y régnait jadis un tel sexisme que les employées – menées par Eleanor Holmes Norton, une jeune avocate spécialisée en droit civil, depuis élue au Congrès – avaient poursuivi le journal pour discrimination sexuelle. C'était le premier procès de ce type. On était en 1970 et les femmes de *Newsweek* étaient bourrées de talent et

plutôt gâtées par la vie : bénéficiaires de bourses d'excellence Fulbright, majors de leur promotion, diplômées des plus grandes universités, issues de familles riches. Comme le décrirait Norton plus tard, « on aurait pu penser que ces femmes-là n'auraient rien à redouter du monde du travail ».

Et pourtant, on leur avait dit sans ambages que « les femmes n'écrivent pas » dans *Newsweek*. Leurs patrons les appelaient « poupée ». Leur mission consistait aussi bien à distribuer le courrier et à apporter des cafés qu'à faire de vraies recherches et à rédiger des rapports pour leurs collègues hommes. « On avait perdu tout espoir », a déclaré un jour Susan Brownmiller, universitaire féministe embauchée à *Newsweek* comme chargée de recherche (poste qui consistait à éplucher le courrier) – de même que Nora Ephron, la réalisatrice et scénariste aujourd'hui décédée –, pendant une brève période dans les années 1960. Toutes les deux ont décampé avant le procès, mais les paroles d'une de leurs collègues qui, elle, était restée, m'ont profondément marquée : « Au bout d'un moment, on commence vraiment à perdre confiance en soi, m'a-t-elle dit. On commence à se dire que l'écriture est une affaire d'hommes. »

Pour son premier boulot, Nora Ephron a travaillé à *Newsweek* comme préposée au courrier en 1962. À son entretien d'embauche, on lui a demandé pourquoi elle voulait ce job.

– Je veux écrire, a-t-elle répondu.

– Les femmes n'écrivent pas dans *Newsweek*, lui a-t-on rétorqué.

JOURNALISTE DE BASE



Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire, en partie parce que nous n'avons pas su tirer de leçon de cette expérience. Et pourtant, quarante ans plus tard, celle-ci m'a paru familière : l'écriture était encore une affaire d'hommes. Moi aussi j'écrivais, bien sûr, et mon intitulé de poste le prouvait, tout comme beaucoup de mes collègues femmes. Mais nos articles étaient moins souvent publiés que ceux de nos homologues masculins. Nous avions beau avoir été recrutés en même temps, ils étaient promus plus vite que nous. Et il était difficile de ne pas constater que les gens à la tête de notre hebdo au bord de la faillite étaient presque exclusivement des hommes blancs. Plus tard, nous ferions le compte des articles signés par des hommes cette année-là : sur les quarante-neuf qui avaient fait la une du magazine, seuls six avaient été écrits par une femme.

Il n'empêche que *Newsweek* était une bonne planque pour une jeune journaliste. C'était mon premier vrai boulot après la fac et je m'estimais chanceuse² de l'avoir décroché. Mais c'est aussi à ce moment-là que j'ai commencé à douter de mon talent. Je n'étais pas très douée

2. La chance : chose à laquelle les femmes attribuent leur succès ; les hommes, eux, l'attribuent à leur talent.

pour me mettre en avant et je bredouillais quand on me demandait d'exposer mes idées à mes collègues – en grande majorité des hommes, bien sûr. Je n'avais pas su comment réagir quand on avait installé un panier de basket dans la salle de rédaction ni quand le nouveau patron s'était mis à passer tout son temps à traîner près de mon bureau. Je n'avais pas de mentor à qui me confier. En fait, il y avait très peu de femmes au-dessus de moi vers qui j'aurais pu me tourner.

Ce n'était pas un sexisme flagrant... pas tout à fait. On ne pouvait pas officiellement interdire aux femmes d'écrire, naturellement ; au contraire, la porte nous était ouverte et nous la franchissions en masse, plus nombreuses que jamais. Mais certaines attitudes fossilisées ne s'effacent pas en une génération.

Gail Collins, journaliste au *New York Times*, m'a dit un jour que si le sexisme de son époque était certainement destructeur, il présentait aussi un avantage : il était facile à identifier. Quand un type vous pinçait les fesses ou vous disait que les femmes n'écrivaient pas dans *Newsweek*, c'était clairement injuste, mais au moins vous en aviez conscience. C'était de la discrimination pure et simple – du sexisme tel qu'il est défini par la loi – pas simplement une « impression ». (*C'était bien ce que je crois ? C'est peut-être moi qui déraille ? Est-ce que je suis la seule à l'avoir remarqué ?*)

Identifier un comportement sexiste est devenu plus difficile. À l'instar des micro-agressions racistes – sous la forme de subtiles insultes ou d'un léger mépris – que

doivent supporter quotidiennement les minorités qui ne sont pas blanches, le sexisme d'aujourd'hui est insidieux, désinvolte, politiquement correct, parfois même amical. Ce genre de comportement difficile à reconnaître, pas particulièrement manifeste, compliqué à mesurer, encore plus compliqué à dénoncer, n'est peut-être même pas intentionnel ni conscient. Les femmes peuvent faire preuve de sexisme elles aussi. Mais ce n'est pas pour autant qu'il est moins délétère.

Sexisme subtil, n. m.

Le genre de sexisme qui vous fait vous demander : *c'est moi qui suis folle ?*
(Absolument pas.)

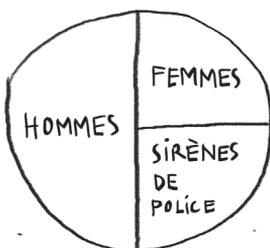
Au quotidien, c'est voir un homme se tourner instinctivement vers une femme pour lui demander de prendre des notes dans une réunion, ou bien être prise pour la secrétaire alors que c'est vous qui dirigez l'équipe. C'est être constamment ignorée quand vous parlez³, ou voir votre idée être attribuée à quelqu'un d'autre (en général un mec). Quand on dirige une équipe, c'est suivre toutes les règles, se montrer le plus empathique possible et tout de même craindre d'être perçue comme « trop agressive » alors qu'on fait simplement preuve de l'autorité requise pour une telle fonction. C'est savoir qu'être qualifiée d'« ambitieuse » par une collègue est

3. Oui, les femmes sont deux fois plus souvent interrompues que les hommes en réunion, aussi bien par des hommes que par d'autres femmes.

l'opposé d'un compliment. C'est devoir être gentille (parce que les femmes sont gentilles !) mais pas *trop* (de peur de se faire marcher dessus) ; maternelle avec ses collègues (c'est une disposition naturelle !), mais gare à la maternité (si on ne veut pas se faire reprocher de ne pas s'investir assez au boulot) ; c'est devoir se montrer sûre de soi pour se faire respecter, mais pas *trop* (parce que les hommes n'aiment pas les femmes arrogantes). C'est devoir travailler deux fois plus dur pour prouver qu'on est aussi compétente, voire trois, quatre ou cinq fois plus si on a en outre la malchance de ne pas être blanche.

C'est savoir que les femmes ont bien plus souvent le sentiment d'être des imposteurs que les hommes, que lorsqu'un homme monte en grade, sa popularité croît, alors que c'est l'opposé pour les femmes (raison pour laquelle les femmes doivent veiller à sourire plus souvent, se montrer reconnaissantes et bienveillantes, mettre l'accent sur les buts communs, faire des compliments... bref, vous connaissez la musique).

INTERRUPTIONS EN RÉUNION



Certains appellent cette forme de sexisme la « mort des mille coupures ». Pris individuellement, ces affronts semblent bien peu de chose. Mais à force de s'accumuler, ils finissent par être fatals.

Si l'on prend un peu de recul, on se rend compte des nombreux progrès accomplis en matière d'égalité des sexes. Les femmes de ma génération sont plus nombreuses à être diplômées de deuxième et troisième cycles, elles dominent les médias sociaux, sont de plus en plus engagées dans l'activisme en ligne et jouent peut-être bien pour la première fois un rôle majeur à la télévision et dans la culture pop. (Louanges à toi, Shonda Rhimes⁴!)

Les femmes détiennent la vaste majorité du pouvoir d'achat de ce pays et, d'ici à 2018, elles gagneront plus que leurs maris.

Et pourtant.

Un an après l'obtention de leur diplôme, même *après* avoir pris en compte tous les paramètres susceptibles d'avoir une influence sur un salaire – le type de travail exercé, le nombre d'heures hebdomadaires effectuées, le nombre de jours de congé pris, et ainsi de suite –, les femmes gagnent encore (*encore!*) seulement 93 % de ce que gagnent les hommes au même poste. Seul un quart des femmes, quelles que soient leurs origines ethniques, oseront négocier une augmentation – et

4. Scénariste et productrice, entre autres, de *Grey's Anatomy* et *Scandal*. (NdT)

seront du coup considérées comme arrivistes ou agressives. Bien entendu, ce sont en partie des problèmes de femmes privilégiées, mais on les retrouve de façon exacerbée parmi les 42 millions d'Américaines à la limite du seuil de pauvreté.

Les statistiques montrent clairement qu'il y a tout intérêt à faire pencher la balance. Les entreprises qui embauchent des femmes sont plus performantes : elles sont plus collaboratives, plus rentables, ont une masse salariale plus diversifiée⁵. Les femmes sont en réalité des leaders plus efficaces, elles sont multitâches, ont tendance à prendre moins de risques inutiles et font preuve d'une plus grande intelligence émotionnelle – ce qui constitue, selon la *Harvard Business Review*, « la découverte la moins inattendue dans le domaine des sciences sociales ». On estime qu'une véritable égalité des sexes permettrait d'augmenter le PIB des États-Unis de 26 %.

Idéalement, nous devrions adopter des mesures capables de rendre nos entreprises égalitaires, et j'espère bien que nous y arriverons. Mais même si certains chercheurs sont convaincus que le leadership au féminin va faire progresser la révolution (et c'est déjà le cas), même si nous œuvrons en faveur d'un changement

5. Petite anecdote : quand les cofondateurs de Google, Larry Page et Sergey Brin, ont décidé d'embaucher Marissa Mayer, la première ingénieure de leur société, ils lui ont dit : « Nous avons lu beaucoup de livres et nous savons qu'une organisation fonctionne mieux quand il y a un bon équilibre hommes/femmes. »

systemique (parité des salaires et congés parentaux payés, par exemple), et que *toutes les pop stars du monde* se proclament féministes (merci, Beyoncé!), la plupart d'entre nous se réveillent encore tous les matins avec un vague sentiment d'impuissance et doivent faire face à leur lot quotidien de conneries ordinaires, usantes et insidieuses. Les formations de sensibilisation à la diversité n'empêchent pas de se retrouver préposée au café par défaut ; notre système juridique n'est pas armé pour corriger les perceptions : on continuera de reprocher aux femmes de « se mettre trop en avant » et les Américains préféreront encore longtemps que leur chef soit un homme. Il n'y a qu'à voir le cas d'Ellen Pao ⁶.

Donc, c'est à nous de nous munir de nos propres armes et même d'un *arsenal* entier. Nous devons réunir tous les éléments concrets attestant de l'existence du problème, et élaborer une tactique pour le combattre de l'intérieur *comme* de l'extérieur. Nous avons besoin de savoir-faire, de clefs, de trucs, d'outils, de stratégies de combat pour nous défendre tout en prônant le changement à l'intérieur du système.

Mais !

6. Juriste connue pour avoir porté plainte pour discrimination et harcèlement sexuel contre son employeur Kleiner Perkins Caufield & Byers. Elle est aussi directeur général par intérim de Reddit. (*NdT*)

**Ce n'est pas une bataille
que nous pouvons livrer individuellement.
Il nous faut d'autres femmes à nos côtés.
Commençons donc par nous unir.**

Quand mon Fight Club a vu le jour, la première règle était simple : on ne parlait pas du club. L'anonymat était essentiel : les membres du groupe n'étaient pas là pour élargir leur réseau ou augmenter le nombre de leurs contacts sur LinkedIn. On y venait pour se défouler, pleurer, crier et rire sans craindre d'être jugée (ou que quoi que ce soit finisse sur Gawker⁷).

Pendant des années, nous nous sommes transmis en secret les tactiques du Fight Club, nous les avons jalousement protégées. Mais le moment est venu de parler du club haut et fort, et non plus à voix basse dans le salon d'une copine.

Ce livre est destiné aux femmes qui, comme nous, ont été témoins de comportements sexistes mais se sont auto-convaincues que ce n'était pas si grave (ou qu'elles en étaient responsables). Il est destiné aux femmes qui savent qu'elles ont droit à la réussite mais n'osent pas se lancer ou ne savent pas comment s'y prendre (ni comment se comporter une fois leur but atteint). Son objectif est de montrer que les défis sont collectifs et de vous apprendre, à vous, oui, vous, à

7. Site web américain sensationnaliste. (NdT)

devenir si habile, si avertie, si bien préparée que rien ni personne ne pourra vous mettre des bâtons dans les roues. En chaque femme se cache une combattante. N'en doutez pas.

Tout au long de l'écriture de ce livre, j'ai conservé sur mon bureau une vieille anthologie datant de 1970, réunissant des textes de la deuxième vague féministe qui a inspiré le mouvement moderne : un livre jauni sur la couverture duquel figure un poing levé. Ce livre s'intitule *Sisterhood is Powerful*⁸ et commence par cette phrase toute simple : « Ce livre est une action. »

Le livre que vous tenez entre vos mains, lui aussi, est une action. Une attitude, un état d'esprit, un appel aux armes.

**Bienvenue au Fight Club féministe.
Attention, ceci n'est pas un exercice.**

8. R. Morgan, *Sisterhood is Powerful: An Anthology of Writings from the Women's Liberation Movement*, New York, Random House, 1970. (NdT)



RÈGLEMENT DU FIGHT CLUB FÉMINISTE



RÈGLE n°1 : Vous devez parler du Fight Club féministe.

RÈGLE n°2 : Vous **DEVEZ** parler du fight Club féministe!!!

RÈGLE n°3 : Nous nous battons contre le PATRIARCAT, pas les unes contre les autres.

RÈGLE n°4 : Être membre du FCF implique d'avoir fait le serment solennel d'aider les femmes, toutes les femmes. Défendez vos sœurs de combat.



RÈGLE n°5 : Le FCF est ouvert à toutes. Il n'existe pas de hiérarchie entre les combattantes.

RÈGLE n°6 : Même si un adversaire demande grâce, flanche, jette l'éponge, le combat doit continuer. Il ne prendra fin que lorsque nous aurons obtenu l'égalité pour TOUTES les femmes.

RÈGLE n°7 : Et ça peut prendre du temps, alors enfilez votre survêt'préférée.

RÈGLE n°8 : Personne ne fait tapisserie. Tout le monde sur le ring!



Fight Club féministe

FÉMINIFESTE



DÉFINITION DU FIGHT CLUB FÉMINISTE (FCF)

Le FCF est une alliance de femmes quel que soit leur âge, dont le but est de dominer le monde. Il représente toutes les femmes prêtes – ou qui voudraient l'être – à en découdre et les hommes qui les soutiennent. Il réunit les femmes qui en ont ras le bol du *statu quo* sexiste et celles qui sont en colère sans le savoir. Bienvenue au club. Vous êtes membre à vie.